

Jean-Pierre PLANQUE  
16, Lot « Les Moulins »  
Desvarieux  
97118 Saint-François  
Tel : 0590. 88.73.16

Nouvelle  
Genre: Science-Fiction  
49 feuillets  
Environ 70.000 signes

# L'Archipel

Une nouvelle de Jean-Pierre PLANQUE

*« Nous sommes des voyageurs venus de loin, si loin...  
En écoutant l'appel des oiseaux de la nuit,  
nous avons repéré le nid de l'Aube ; c'était le but de notre Quête. »*  
(Lokenath Bhattacharya)

## 1.

Après avoir exécuté les trente-six postures transcendantes prescrites par le *Manuel de Mise en Condition Biloc*, Kob Gelsen se sentit merveilleusement serein. Il traversa d'un pas léger la pièce de recueillement pour se diriger vers le bloc de transfert IBM-Soyuta dernier modèle. L'ensemble baignait dans la pénombre bercée de chants d'oiseaux. Kob, ce soir-là, avait opté pour la sobriété ; il n'avait pas programmé la phase holographique. Son élévation dans l'échelle ORNAI faisait de lui un Butor étoilé ou, dans celle de Yen Tio -qu'il jugeait trop teintée de symboles alchimiques- un Aigle mercuriel pour qui les holos aviens s'avéraient superflus.

D'une main tremblante, il tapa les lettres B.U.T.O.R sur le clavier du terminal, puis engagea son empreinte ORNAI dans le lecteur. Cette phase était rapide. Il disposait d'environ une minute pour se dévêtir et s'allonger dans l'œuf *antigrav* avant que celui-ci se nimbe d'une lumière bleutée. L'I.A ronronna paisiblement et lui souhaita comme à l'accoutumée "la plus haute élévation". Kob ôta son peignoir de soie orné d'un magnifique Butor étoilé. Un mince sourire éclaira son visage lorsque installé au cœur de l'œuf les rayons *antigrav* soulevèrent son corps. Il ferma les yeux.

La frayeur qu'il avait éprouvée dans le moindre degré - celui de Moineau- lui était devenue totalement étrangère. Il pouvait se voir encore quelques mètres plus bas, flottant dans le bleu, relié à lui par un mince fil d'argent pulsant comme un cœur, certain de se rejoindre lorsqu'il aurait atteint les frontières de son territoire de Migration. Il reviendrait Butor ou peut-être, peut-être accéderait-il au savoir du Cormoran.

Le procédé Biloc, mis au point par Jodrel Emirai et couplé au bloc de transfert IBM-Soyuta offrait, outre la garantie d'un retour confortable, la certitude d'un jugement impartial quant au degré spirituel du Voyageur. L'échelle ORNAI permettait de s'y retrouver ; elle était une traduction symbolique commode des différents plans de conscience gravés par le Sage vingt ans plus tôt.

\*  
\*        \*

La lourde benne stoppa le long du trottoir. La nuit était grise et poisseuse. Tout ici suintait le refus, la misère, l'agression ; depuis les façades décrépitees qu'étaient d'énormes poutres noircies de pluie, jusqu'aux vitrines sales des boutiques derrière lesquelles on devinait un ensemble hétéroclite de produits dangereux. De la nourriture morte et une foule de petits objets bon marché tapis dans l'ombre, prêts à vous submerger de leur niaiserie, comme les slogans hostiles à Dajnatâ grossièrement jetés au hasard des ruelles sur les murs malades :

« L'UTOPIE C'EST DE LA MERDE ! »

« NO FUTURE ! BAISE ET BOUFFE TOUT DE SUITE ! »

Kob sauta de la plate-forme, suivi des deux autres éboueurs -un permanent de race noire et une passagère portant comme lui le brassard du Centre de Répartition. Il s'empara de la première poubelle et la jeune femme l'aida tout naturellement à soulever la gueule du dévidoir. Son visage était plaisant à regarder. Jeune, sans autre maquillage que d'inévitables traînées brunes, visiblement cérébrotonique, avec de grands yeux moqueurs, une peau délicate et une aura en bonne voie karmique. Le collecteur éructa une bouffée riche d'odeurs avariées dans un grondement de bête repue. Ils se pressèrent vers les autres vortex.

« De quel degré es-tu ? » demanda la fille sans cacher sa curiosité.

Elle avait probablement distingué l'oiseau brodé sur sa chemise. Machinalement, Kob remonta la fermeture de sa salopette. Il n'approuvait pas non plus le port du brassard. Ça vous met toujours dans des situations impossibles, pensa-t-il. Le Noir, au moins, elle lui fout la paix !

« Butor », répondit-il d'une voix contrite en réprimant la nausée qui lui montait de l'estomac.

Le cadavre raidi d'un chat, en partie dévoré par des rats, gisait à quelques centimètres de leurs narines. Kob se

souvint du gamin qu'il avait reconstitué la semaine précédente. Le Centre de Répartition l'avait cette fois dépêché vers un de ces obscurs taudis des bas-fonds de Manira, une zone épouvantable où les rats s'étaient organisés en bandes, mettaient à sac les faibles réserves de nourriture, attaquaient les malades et les vieux. Tom, c'était son nom, bricolait çà et là, louant ses services pour la retape d'une toiture, la réparation d'un chauffe-eau, le transport du matériel de récupération de la casse aux bazars de revente. Il avait fait une mauvaise chute et rafistolé son tibia avec de grossières attelles et du fil de fer bon marché. Une histoire de fou, si fréquente dans le Manira ! La gangrène lui avait mangé la jambe jusqu'au genou, et puis les rats, une nuit qu'il avait bu et rebu pour museler la douleur, les rats avaient rongé cartilages et tendons avant de s'intéresser aux muscles de la cuisse. Le jeune garçon délirait. Après avoir endormi sa sensibilité, Kob investit sans tarder l'hémisphère droit de Tom puis, mobilisant tout son savoir Butor, situa l'empreinte mentale du membre détruit. Trois heures plus tard, à bout de force, il parvenait à le rematérialiser dans son ensemble. Les Ondes de Vie opérèrent les dernières liaisons avec le système nerveux central. Le gosse, sauvé, dormait paisiblement. Après avoir frôlé en pensée son fin visage, Kob s'était littéralement enfui de la cabane, rayonnant de bonheur. Il avait erré des heures entières dans la pénombre des ruelles sans songer un instant que le premier venu pouvait lui régler son compte proprement. De retour chez lui, la Biloc l'avait remis d'aplomb.

La fille ne se laissait pas démonter par la froideur de Kob Gelsen :

« Pas mal ! apprécia-t-elle. Moi, je plane encore assez bas, mais j'ai bon espoir. J'interprète le vol des pigeons. »

Kob grimaça. Les pigeons, pensa-t-il, ces oiseaux stupides tout à fait à l'image du monde d'avant, égarés dans une quête permanente de nourriture, incapables, polluants et pollués.

La fille semblait malgré tout totalement détachée. Son être respirait une parfaite maîtrise émotionnelle. Accoutrée comme lui d'une salopette de grosse toile et d'une casquette ridicule, elle soulevait les charges visiblement sans trop

d'effort physique.

« Je parie qu'après ça, vous allez rejoindre les quartiers top. Ingénieur ou médecin, ou directeur d'entreprise, non ? » continuait-elle ironiquement.

La maladresse verbale alliée au culot des moineaux ! Kob se maudit encore d'avoir conservé cette chemise, signe évident de fatuité. La fille perçut sa gêne, ou interpréta son silence comme tel :

« Pardonnez-moi. C'est vrai que les top-classes commencent comme tout le monde par le bas. Je veux dire, se reprit-elle, que dans l'échelle ORNAI les différences sociales n'existent pas...

— Non, renchérit Kob. Je connais des Condors, des Milans, des Eperviers qui sont nés dans les taudis de Manira ; ils pratiquaient la sortie depuis leur plus tendre enfance, consciemment, et dans des conditions épouvantables. Traqués par la misère de leur milieu, ils s'élevaient, rayonnaient, tenaient bon. Quand Jodrel Emiraiï rencontra le Sage dans les montagnes du Séni-Vara, la nouvelle technologie balbutiait, le monde errait encore. »

La fille tenait à son idée. Son petit visage se durcit.

« Oui, approuva-t-elle. Aujourd'hui, nous avons les trucs hyper-sophistiqués d'IBM-Soyuta, par exemple. Tu utilises ce genre d'appareil, non ? »

Ça devenait odieux. Kob fit rapidement le vide en lui. Son esprit survola les eaux calmes d'un lac puis dériva en direction des plus hautes branches d'un pin. Très loin de là, ses lèvres répondirent :

« C'est vrai. Tu peux toi aussi en disposer quand tu veux. »

Le Noir s'approcha :

« Hé, les touristes ! Magnez-vous un peu, bordel ! »

Accrochés à l'arrière de la benne, il traversaient les ruelles sombres et froides du quartier Sud-Est. Partout, la même désolation sourde, le linge pendant aux fenêtres, les jurons orduriers, les premiers halos jaunâtres derrière les vitres rapiécées de carton, les détritrus jetés pêle-mêle sur le pavé gras et qu'il fallait ramasser avec les vomissures d'ivrognes et les animaux crevés. On butait parfois dans le

cadavre d'un pauvre bougre, épave de la nuit, victime d'un règlement de compte ou d'usure simplement. La consigne était de noter son identité -à condition de trouver sur lui un quelconque papier- puis de le basculer dans la gueule du collecteur. Broyé, cassé, réduit en charpie dans le ventre de la benne, le corps se mélangeait aux immondices. Kob savait que certains manutes, pressés d'en finir, ne prenaient pas le temps de s'assurer que le malheureux avait rendu son dernier souffle. Il s'était souvent interposé, prolongeant des vies. C'était la principale vocation du passager de benne dont le brassard coupait court à toute contestation. Comme tous les sensitifs délégués par le Répartiteur, Kob discernait sans erreur les Ondes de Vie ; il savait si le corps était vide ou encore habité.

La fille poursuivait avec entrain :

« Le modèle XC 230 avec holosystème intégré, c'est un peu moins top, mais pour moi le spatial, c'est du gadget. On peut s'en passer, même si on plane moins cool. »

La présence de Jill colorait les formes-pensées de Kob Gelsen. Il revoyait leurs corps flottant sans entrave, légers, libres de s'unir dans la lumière bleutée. La position *Off* du bloc de transfert leur permettait de demeurer ensemble autant qu'il est possible avant-pendant-après l'amour.

« On fait l'amour dans une église, s'esclaffait Jill entre ses bras, une belle chapelle coupée de Dieu. »

Le bloc ne pouvait bien entendu prendre en compte que des données ORNAI individuelles ( "Ton Sage était un ascète solitaire. Probable qu'il se branlait !" raillait-elle encore), mais il était permis de penser que cette sérénité, cette paix absolue qui les envahissait l'un et l'autre après chaque orgasme leur signalait qu'un bout de chemin venait d'être fait de concert vers leur île, si celle-ci existait.

Comme tous les Fêlés, Jill se raccrochait aux sentiments. Elle tenait souvent des propos pénibles où il était toujours question de *système de hiérarchie* ( "Il n'y a pas de hiérarchie, objectait Kob, toute chose progresse vers l'unité.") et d'éternel *rapport de forces*, un langage depuis longtemps périmé qui ne mobilisait plus dans l'Anâta que quelques centaines de Fêlés. Hors les Mangeurs cantonnés

dans leurs quartiers insalubres qui, eux, tenaient leurs coutumes barbares et leurs névroses d'une lourde hérédité, et les Félés se rechargeant quotidiennement aux contacteurs, puisant largement dans la Manne des bienfaits tout en refusant la main tendue de Jodrel Emiraï, la grande population des Migrants, des Voyageurs, suivait la Voie. Celle, nouvelle, tracée par Jodrel dès son retour dans la cité de Berkeley aujourd'hui engloutie.

Jill semblait loin de tout cela. Kob avait observé son agitation d'un œil patient. Sont-ce les dernières séquelles de l'ancien comportement ? se demandait-il. Aurait-elle peur d'elle-même au point de ne jamais pouvoir sortir de l'illusion ?

Elle surgissait chez lui à l'improviste, l'arrachant aux visions extatiques, bouleversant sa méditation pour se lancer dans un long réquisitoire :

« Tu te souviens de l'époque d'avant le cataclysme où l'on comptait presque un télévidéo par foyer ? Le progrès, c'était ça : des boîtes à images diffusant des programmes insanes à longueur de journée, abrutissant les masses pour mieux les berner. Il y en avait partout ! L'idéal du plus simple illettré, du plus pauvre manute du Manira d'alors, c'était de pouvoir s'offrir un jour le dernier gadget à la mode pour se sentir comme tout le monde. Bientôt ? Des contacteurs cosmiques à chaque coin de rue, des IBM-Soyuta dans les piaules les plus minables. Du fichage, ni plus ni moins ! Tout le monde vénérera le Grand Illuminé, ou plutôt Jodrel Emiraï manipulé par les TechnoTrusts. Tous, tu m'entends ? Vous serez *tous* conditionnés. Vous vous épuiserez dans une quête sans fin en poursuivant un leurre préfabriqué. Rien n'a changé. Vous errerez en vous-mêmes comme des drogués et vous émerveillerez de vos propres rêves en vous coupant du monde. Votre cœur sera mort, car aimer tout le monde c'est n'aimer personne ! Plus de libre arbitre : un modèle à suivre, un étage à atteindre dans une hiérarchie bidon, puis un autre, encore un autre, et ainsi de suite à l'infini... »

À bout de souffle, réalisant avec effroi qu'elle venait de lui jeter tous ces mots au visage, elle s'écroulait sur son épaule.

« Je t'aime, s'excusait-elle en sanglotant. Je t'aime. »

Kob baisait ses larmes maladroitement, se perdait dans la chaleur diffuse de ses cheveux cuivrés. Leurs visages, leurs corps se frôlaient à leur insu, se caressaient, algues dans le courant. Une autre femme prenait ses lèvres et se collait à lui avec la certitude désespérée de le ramener à elle. Kob capitulait. Son cerveau primordial lui imposait d'ôter un à un ces vêtements-enveloppes ridicules pour caresser le corps de Jill offert et frémissant. Ils roulaient sur le sol, frénétiques, oublieux de l'espace et du temps.

« Tu penses très fort à la femme que tu as aimée, n'est-ce pas ? demanda la fille.

— Oui, répondit Kob, son souvenir est tenace. Je me demande encore dans quel monde elle vivait. »

Fort de ses frères dons télépathiques, le Moineau s'enhardit :

— Les Fêlés sont tous paranos. Leur champ de conscience ne dépasse pas celui des connecteurs. Ce sont des oiseaux domestiques, des parasites rétrogrades en quelque sorte. »

Complètement faux, objecta Kob pour lui-même. Se rechargeant comme nous aux contacteurs d'énergie cosmique, ils manifestent très tôt des facultés psy, empiriques, mais utiles.

Dans la zone Svâdha, un jour triste pointait lentement autour d'eux. On distinguait au loin quelques villages de pêcheurs qui sommeillaient encore. La benne brinquebalait entre les locaux délabrés à l'usage du personnel. De nombreux gyrophares groupés au voisinage de l'incinérateur zébraient l'espace d'éclairs hallucinés. Kob jeta un bref regard aux volutes se déroulant dans l'atmosphère. La mort crachait de noirs maléfiques ; transportée par le vent, elle détruisait d'invisibles équilibres.

Il dirigea ses pas vers le vestiaire "Passagers". La fille le suivit.

« Ça fait plaisir de retrouver un peu de son *chez soi*. » remarqua-t-elle avec une moue de satisfaction.

La pièce était sobrement décorée. Un simple lieu de



passage qu'on s'était évertué à rendre agréable. Ils se défirent de leur équipement. Kob passa sous la douche collective et s'offrit aux jets glacés. La fille vint le rejoindre. Il remarqua les formes rondes de ses seins et fesses qui frémissaient au contact de l'eau. Les lèvres de la fille esquissèrent un sourire très féminin quand il lui demanda :

« Comment t'appelles-tu ?

— Tabris, répondit-elle. Tu as envie de moi.

— Oui, grogna-t-il, toute cette mort...

— C'est une réaction typique de Mangeur, remarqua-t-elle, feignant le détachement (un désir pourpre auréolait son ventre). Les enterrements, ça excite toujours leurs pulsions.

— Nous sommes encore humains, non ?

— Et comment ! » approuva Tabris en se baissant pour prendre dans sa bouche le sexe gonflé de Kob.

Tout compte fait, sans *spatial*, c'était pas mal non plus...

## 2.

L'île.

« Ton île dans le Ciel est semblable à ton île sur la Terre. » disait le Sage.

Kob Gelsen est Edil. Il a rejoint son nom et sa fonction transitoire de Guetteur. Il a pour mission de surveiller des vagues et ignore tout encore du nom secret qui est le sien. Il ne saurait dire depuis combien de temps l'occupe sa traditionnelle ronde. Le Temps n'est pas d'ici, le Temps n'est plus. Seuls les chemins tracés par la semelle de ses bottes dans les cailloux, le sable rouge et la maigre végétation piquante comme barbelés lui donnent la mesure de son passé.

Les autres côtes de ce qui ressemble à une petite île sont des à-pics terrifiants de trente à quarante mètres. C'est dire qu'une éventuelle menace ne peut venir que de la plage qui s'étend sur une centaine de mètres, en bas, et retient seule son attention. Outre le nom transitoire, le Guetteur a conservé sur sa personne des bribes disparates d'éléments lourds. Il porte en bandoulière un pistolet mitrailleur dont ce qui reste de courroie ne lui cisaille pas l'épaule. Il ignore la

douleur et ne semble pas se poser d'inutile question. Le soleil brûle les traits durs de son visage et sa poitrine toujours nue ; mais la chaleur accablante du jour ne saurait briser son pas.

Ses yeux sont d'un bleu presque blanc. À force de scruter les crêtes mouvantes et le vol éternel des Tripan, on dirait qu'ils ont perdu leur couleur, la diluant dans une profonde méditation qui n'est plus de ce monde. Il ressemble au paysage. Curieux mélange de force et de souplesse, sa silhouette tient à la fois du roc et de la vague. Vêtue d'un unique pantalon arraché aux couches basses et maculé de graisse et de boue, sa forme évoque celle de quelque combattant d'un autre siècle, naufragé là, fouillant inlassablement l'horizon à la recherche d'une voile, d'une fumée de navire, ou encore d'un quelconque signe de vie qui mettrait fin à sa solitude.

Le Guetteur n'est pas le seul occupant de l'île.

Dès la nuit tombée, une ombre se profile sur le ciel rouge encore. C'est le Pourvoyeur, porteur de la Boîte et du Sang. Il emprunte toujours le même chemin escarpé qui relie la cabane du Guetteur à la Demeure dominant l'île. Edil ignore d'où il vient, sa vue ignore l'existence de la Demeure. Il s'allonge sur sa couche d'herbes sèches et attend, le visage tendu vers la porte, offrant le côté gauche de son corps nu.

Le Pourvoyeur, qui est de petite taille, entre dans la cabane sans se baisser quand Edil doit, lui, se plier en deux pour en franchir le seuil. Ils ont le même visage, mais Edil, qui ignore encore tout du sien, ne le sait pas. D'une voix profonde, le Pourvoyeur prononce d'abord les paroles rituelles de sa fonction :

« Tu es le Guetteur. Rien ne doit échapper à ton œil porté par l'aile du Tripan. Tu ne dois pas quitter ce lieu et user de ton arme contre ceux qui franchissent la plage de l'en-bas. Garde-toi de leurs ruses et ne perds pas de vue que ton unique fonction est de protéger l'île, que tu ne dois compter ni les soleils ni les nuits. Ton cœur est fort, il reçoit le Sang et le porte sous ton crâne comme un bienfait. »

Puis il pose la Boîte sur le sol battu. Edil respire fort.

C'est le moment où des milliards de soleils vont éclater dans ses veines. Après, il se sent toujours bien, merveilleusement bien, en accord avec tout ce qui l'entoure. Une vie nouvelle commence. Il ne distingue plus qu'à peine le Pourvoyeur. Celui-ci semble ranger des objets inconnus avec soin.

La Boîte claque. C'est le signal. Edil suit le Pourvoyeur, P.M en bandoulière, pour reprendre sa surveillance, pendant que l'autre lui fait un geste d'adieu en rejoignant la nuit. La nuit...

\*  
\*       \*

De retour dans l'espace de méditation, Kob Gelsen réfléchit longtemps au contenu symbolique de ses plus récentes migrations. Son activité sur ce territoire semblait figée dans la routine. Je suis un assisté, remarqua-t-il sombrement. Le Pourvoyeur symbolise les contacteurs dont l'aide se limite à un banal transfert d'énergie. Je reçois sans donner, alors je cesse de progresser. Satisfait de mon état et soucieux de morale au lieu de science et de sagesse, retournerais-je vers Jill dans l'Anâta ? Jill ! Vouloir figer à tout prix le principe d'Amour dans un seul être, voilà bien une fantaisie de Félé...

Mais il était possible que le stade Butor préfigurât celui du retour du doute. Après tout, songea Kob, cet oiseau est un solitaire, et se sentir seul c'est aussi douter. Et puis son habitat est impénétrable, inaccessible aux prédateurs. Oui, insista-t-il, la correspondance est frappante ; c'est bien une phase critique de repli sur soi, de surprotection de l'acquis. Cet oiseau est porteur de composantes paranoïdes ; il faut le transmuter, prolonger son activité nocturne dans la lumière du jour.

La Clé de l'Unité résidait dans les lois de l'analogie :

Passé - présent - futur

Nuit - pénombre - jour

Inconscient - conscient - subconscient

Ventre - Cœur - Esprit

Manira - Anâta - Dajnatâ.

La clé du problème Butor, conclut Kob, se trouve au

cœur de la boutique.

Grâce aux contacteurs, premiers nés de la technologie nouvelle, les Migrants de Dajnatâ-Cité et les Fêlés d'Anâta qui le désiraient pouvaient rester éveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans accuser la moindre fatigue. Kob avait oublié ce que les Manirans nommaient sommeil ou rêves, ces états sans conscience dans les limbes desquels règne le passé. Il enfila rapidement ses vêtements de ville, traversa l'espace-com réservé aux rapports interpersonnels de son unité d'habitation et sortit dans la rue.

### 3.

La boutique de Kob Gelsen occupait une position stratégique. À la croisée de Prânas Street et de Koundal Avenue -les deux artères les plus passantes de Dajnatâ-Cité, elle attirait chaque jour une multitude de clients aisés. Kob, qui l'avait achetée quelque vingt ans plus tôt pour presque rien, n'envisageait pas alors de s'établir oiseleur. Non, c'était l'air du temps, les circonstances qui en avaient décidé ainsi, qui avaient fait de cette boutique un étrange point de rencontre entre les événements du monde et ceux de sa propre existence. Le magasin d'alors était minable, coincé entre l'échoppe d'un horloger et celle, minuscule, d'un cireur de chaussures. Il y vendait des livres et le commerce n'était guère florissant.

Passionné d'oiseaux, Kob profitait du moindre répit pour se plonger dans *ses* livres ou *ses* traités d'ornithologie. À l'époque où Thor Walasinko gagnait des millions de dollars en fabriquant des jeux vidéo à l'autre bout du monde, lui partageait ainsi sa vie entre les livres le jour et les oiseaux la nuit, les premiers assurant un maigre ordinaire en plus d'apaiser sa soif de connaître les seconds.

Sa vue déclinait au fil des nuits blanches et des milliers de pages que son cerveau, patiemment, enregistrait. Mais Kob Gelsen s'en moquait bien ; sa seule crainte eût été de mourir avant d'avoir tout appris sur la race messagère. Dans son esprit, les oiseaux transmettaient un message à l'homme

depuis l'aube des temps, un message que lui s'efforçait de déchiffrer, de comprendre.

Son activité nocturne le transporta au jour, sur les bancs d'une faculté trois jours par semaine et ses interminables veilles furent enfin récompensées par une licence, puis par un doctorat. Nanti d'une bourse d'étude, Kob ferma provisoirement boutique pour participer à de nombreuses expéditions ornithologiques de par le monde qui lui permirent de publier plusieurs ouvrages traitant des migrations aviennes.

Lorsque les premières paroles du Sage furent retransmises, lorsque son visage rayonna sur les télécrans du monde entier, Kob était prêt. Le Sage atteignait au sublime, entouré d'une foule gesticulante de quelques centaines d'Africains que ses présages venaient de sauver. L'œil du satellite montrait les villages ravagés par le séisme et seuls ceux qui avaient cru vivaient encore, pouvaient baiser le sol, offrir leur corps heureux à l'éclat du soleil, chasser, écouter le rire des enfants, fêter ce jour glorieux et les suivants.

On ignorait encore comment le Sage pouvait prédire la mort. Quelque chose, au fond de Kob, savait. Il avait noté de singulières variations dans l'itinéraire d'ordinaire suivi par certaines espèces migratrices. L'oiseau, par sa peau tout entière, par l'ensemble de son corps, était à même de percevoir des vibrations d'une intensité extrêmement faible. On avait depuis longtemps remarqué que, quelque temps avant une grande catastrophe -un séisme notamment, les oiseaux disparaissaient instantanément pour s'envoler vers des lieux plus sereins. Entre forces telluriques et forces cosmiques, peut-être avaient-ils développé leur perception, peut-être étaient-ils capables de *sentir* les bouleversements longtemps, bien longtemps à l'avance...

Pourquoi fallut-il attendre que la ville de New York fût engloutie par un gigantesque raz-de-marée pour que le savoir du Sage soit enfin reconnu et ses paroles suivies ? Pourquoi ne furent-elles écoutées que trop tard ?

« *La Science et le Pouvoir se moquent du prophète et de la Vie. La peur seule pousse le gros du troupeau hors de l'étable vers la lumière.* » disait le Sage.

Lorsque Jodrel Emiraï fut de retour dans la cité de Berkeley, le monde changea très vite. Kob avait suivi l'évolution de la situation avec passion ; il sentait monter l'énorme bouleversement qui allait suivre. Peut-être les oiseaux lui avaient-ils transmis, à lui aussi, leur sensibilité démesurée ? Il faut dire que ce quartier d'affaires était une sorte de microcosme au sein duquel s'agitaient toutes les tendances. Kob, qui avait rouvert et agrandi sa boutique, se tenait à l'affût, écoutant, sondant, questionnant sans en avoir l'air. Sa connaissance de la gent ailée, ses livres savants lui ouvraient les coulisses financières. Des hommes d'affaires, des politiques le mettaient tout naturellement dans la confiance. C'était comme si l'aura du Sage resplendissait autour de lui, lui conférant prestige, autorité. Tous en oubliaient la modestie du lieu et Kob ne manquait jamais de les émerveiller par une curiosité :

« Le plus petit Colibri mesure six centimètres, dont trois pour la queue, un et demi pour le bec et autant pour le corps. Il pèse 2,01 grammes et pond des œufs minuscules dans un nid gros comme un dé à coudre. »

ou encore : « Le Jaseur boréal, beau passereau huppé de Scandinavie, était jadis accusé d'annoncer les guerres ou la peste, d'où son nom hollandais de Pestvogel... »

Oui, tout allait changer, le monde, les habitudes et les mentalités. On lui annonçait par bribes la future refonte de secteurs entiers de l'économie : tous les regards se tourneraient vers la sagesse millénaire de l'Orient ; on allait vivre dans le monde de l'esprit après avoir erré dans les méandres nauséuses du ventre, dans les marécages de l'inconscient, voler comme des oiseaux au dessus du business, de la matière et de l'illusion.

Arrivé depuis peu, Jodrel Emiraï avait reçu les pleins pouvoirs pour tout installer dans la région ; ses anciens associés de Silicon Valley l'avaient rejoint pour mettre au point un appareil révolutionnaire. De grosses firmes américaines et japonaises spécialisées dans la haute technologie, qui avaient flairé l'importance de l'enjeu, s'étaient associées en un vaste projet encore tenu secret.

Gustav Mizkun, financier brillant et proche conseiller du Gouverneur d'alors ne manquait pas de l'inspirer à chacune

de ses visites :

« Gelsen, vous êtes au cœur du changement, affirmait-il, solidement campé sur ses deux jambes comme pour donner davantage de poids à ses paroles. Je vous ai vu monter, moi. Je sais ce que je dis. Achetez donc les boutiques minables de vos voisins, faites-le au plus vite. Fabriquez-vous une image de marque : vos veilles exténuantes penché sur vos planches d'oiseaux -vous vous êtes esquiné la vue, mon bon. Vous avez failli devenir aveugle (Kob protestait mollement), mais si !- vos brillantes études d'ornitho... Tenez, vous aviez senti tout cela avant nous, j'en suis persuadé. Ne faites pas le modeste, avec moi ça prend pas, mon flair ne m'a jamais trompé. Bazardez tous ces bouquins. Le livre, c'est périmé. Faites de l'oiseau, rien que de l'oiseau ! Cinq cents mètres carrés d'oiseaux pour commencer. Des espèces rares et chères en semi-liberté dans un cadre naturel que vous aurez vous-même recréé. N'attendez pas pour contacter les principaux importateurs et comptez sur moi pour vous faciliter les choses ; je vous ai toujours eu à la bonne. C'est peut-être une question de karma... Foncez, mon vieux. Notre région sera épargnée puisque Thor Walasinko l'a choisie. »

Baissant la voix, il ne manquait jamais de conclure sur un ton confidentiel :

« Je ne peux vous en dire plus pour le moment. »

Kob poussa la porte de "L'Oiseau karmique" et entra dans le magasin. C'était parmi eux qu'il se sentait le plus en paix. Une sorte de seconde nature avait lentement cheminé en lui, plus que de la sympathie, quelque chose comme un lien de parenté ou d'harmonie. Sa présence fut reconnue, transmise, puis fêtée. Il fut entouré de mille battements d'ailes et cris de bienvenue. Il devenait le point de rencontre des Sternes et des Toucans, des Colibris, des Eperviers, du peuple multiforme et chatoyant pour lequel il avait réduit le monde, rapproché les continents, synthétisé les écosystèmes les plus divers. Kob se fraya un chemin à travers la grasse végétation tropicale et pataugea dans la boue avant d'atteindre le bureau panoramique qu'occupait Patricia Carrington.

Radieuse, Pat visionnait la colonie des Cormorans

établie à l'ouest du fleuve Noo, dans cette zone qu'un décret spécial annexait au magasin. Son regard pétillant quitta une seconde l'écran vidéo.

« Il vous attend du côté des Briis de Java. » lança-t-elle avant de se replonger en *Zugstimmung*. Car Pat était Cormoran. La simple observation de ses congénères lui permettait d'atteindre l'état pré-migratoire, un talent rare que Kob ne pouvait s'empêcher de convoiter. L'oiseau cessait d'être simplement un symbole, il devenait guide personnel, clé vivante du processus intime d'empathie ; on pouvait grâce à lui passer à volonté d'un monde à l'autre, sans rupture, pour voyager.

Se faufilant entre d'épaisses tiges de bambous, Kob identifia les vibrations de l'homme qui s'impatientait, malmenant sans égard les feuilles d'un authentique banyan. N'avait-il pas évoqué un instant plus tôt la solide silhouette de Gustav Mizkun ? Quelle nouvelle de changement apportait-il aujourd'hui ?

Kob sentait dans l'air quelque chose d'important, de définitif.

#### 4.

La mine grave de Gustav Mizkun ne laissait rien présager de bon. Il était vêtu comme à l'ordinaire d'une sobre jaquette de velours noir. Aucun signe qui pût révéler son degré ne venait devancer son propos, aucune couleur ni aucun appareil ; le mystère le plus complet, d'aucuns diraient l'ascèse, le dépouillement des esprits les plus évolués. Kob ne manquait pas à chaque fois de s'interroger, observant l'homme, scrutant ses gestes et ses paroles, se refusant malgré tout à sonder son esprit. Mais, sur l'épaule gauche du financier, entre son cou et sa clavicule, à l'endroit où l'on avait encore coutume de faire se poser le compagnon karmique, pulsait une magnifique lueur jaune orangé. Hibou ? Epervier ? Sterne ? Interroger quiconque sur ce sujet était considéré comme la pire des offenses. Seule la maladresse des Moineaux, qu'on savait liée à leur irrépressible curiosité, permettait qu'on tolérât cet écart au



bon goût.

Kob chassa Tabris de ses pensées.

Gustav Mizkun sourit imperceptiblement. Peut-être avait-il senti les timides efforts de Kob pour le *situer*, ou encore des souvenirs plus intimes. En tout cas, il entra tout de suite dans le vif du sujet :

« Notre société évolue vite, Gelsen. Dans moins d'un an, votre ravissante boutique fera figure de musée... »

Il ne fallait voir dans ses paroles aucune ironie, aucune considération autre que celle contenue dans les mots. C'était un constat strictement objectif basé sur des données dont Kob ignorait encore la teneur.

Mizkun lui prit familièrement le bras et l'invita à marcher avec lui.

« Figurez-vous que l'on parle depuis peu d'une nouvelle espèce d'oiseau. Ça nous gêne un peu car nous ignorons encore d'où elle vient. En fait, c'est probablement une nouvelle mutation qui s'annonce... »

Kob connaissait le goût immodéré de Gustav Mizkun pour le mystère et les circonlocutions. C'était une façon originale de capter l'attention, de préparer son auditoire à des choses toujours importantes. Pourtant, il ne put s'empêcher de demander :

« Quelles sont donc les particularités de cette espèce ? Correspondent-elles à quelque stade de l'échelle ORNAI ?

- Non, trancha Mizkun. (Il s'arrêta pour observer le vol vibré d'un Colibri guère plus gros qu'un papillon.) Cet oiseau-là annonce des événements majeurs ; il est même possible que son apparition coïncide avec la récente découverte d'un de nos Sternes... Vous êtes Butor pour encore quelques heures. Oui, insista-t-il, dans peu de temps vous serez Cormoran. Le Répartiteur va vous solliciter et vous réussirez. J'anticipe donc un peu pour vous mettre dans la confiance. Laissons tomber le protocole : nous disposons d'un complément à l'enseignement reçu par Jodrel Emiraï il y a maintenant une quinzaine d'années dans le Sëni-Vara, une région qui s'appelait jadis Nouveau Mexique. Une sorte de document apocryphe. »

Il tira un feuillet soigneusement plié d'une poche de son gilet et le tendit à Kob. Au contact, Kob sut qu'il tenait le

document le plus important des cinq dernières années. Le texte que Mizkun avait recopié de sa fine écriture recelait peu d'éléments nouveaux. Kob le lut malgré tout dans sa totalité. Le Sage s'adressait à son élève :

*« Surveillance attentivement les mouvements de populations de ce dernier quart de siècle, étudie particulièrement les endroits du monde où la guerre ne cesse. Il y a, bien entendu, des conflits qui sont entretenus par certaines puissances -et tu en tiendras compte- mais certains points de rupture dans l'écorce terrestre sont à la confluence de l'esprit et de la matière. Entends par là : forces telluriques et forces cosmiques. Si l'esprit ne lutte pas, les populations seront sans cesse ballottées entre ces deux forces avant d'être emportées par des vagues hautes comme des montagnes.*

*Etudie les variations dans les migrations des peuples du ciel car leur savoir est grand. Utilise tes ordinateurs et ton cerveau pour méditer sur toutes ces données. Des bouleversements à l'échelle planétaire vont se produire que nul sauf toi, pas même les plus éminents spécialistes, n'aura prévus. Leur science est trop compartimentée et leurs chercheurs trop spécialisés pour saisir l'ensemble du phénomène. Des continents entiers vont sombrer, mais certaines populations seront épargnées qui compteront parmi elles ceux qui auront senti venir l'ère de Confluence et abandonné biens, confort, sécurité, famille même, pour voyager, chercher une terre de paix en écoutant leur cœur.*

*Dans ce monde du futur, sur cette Terre d'après la Confluence, il y aura sept îles de plus ou moins grande importance. La septième sera entourée d'un rideau d'invisibilité inventé par toi. C'est sur cette septième île que seront réunis les esprits les plus purs et les mieux éveillés ; c'est de là qu'ils œuvreront pour éviter un nouvel échec planétaire. »*

Kob interrompit sa lecture pour remarquer :

« Voici où passent nos Colibris. »

Dans l'échelle ORNAI, le Colibri symbolisait le stade le plus évolué et les rares Dajnatans qui avaient atteint ce stade suprême disparaissaient toujours dans le plus grand mystère.

- Je le pense aussi, approuva Gustav Mizkun. Continuez,

je vous prie. »

*« ... Il est une tradition que tu connais puisque tu l'as étudiée dans une université de ton pays (Thor Walasinko, alias Jodrel Emiraï, avait étudié le bouddhisme à l'université de Berkeley, Californie.) et qui est vieille de plusieurs siècles. Elle s'est développée dans une partie de l'Orient. Cette tradition enseigne notamment l'éveil des sept centres vitaux de l'homme dont le plus resplendissant se nomme Sahasrâra. Il compte neuf cent soixante pétales -retiens bien ce chiffre car vous serez neuf cent soixante. À chacune de ces îles correspondra un centre vital de la planète. Il en était ainsi dans le monde de l'origine, mais l'Unité s'est dé faite dans un vaste mouvement d'entropie qu'actuellement l'homme parachève en lui, autour de lui.*

*De même que l'éveil de Sahasrâra n'est possible que lorsque l'unité des six autres centres est réalisée, la septième île sera visible lorsque l'archipel entier sera uni dans l'amour. Votre tâche sera d'aider à cette unité, de faire que la Loi d'Amour soit connue et appliquée partout car c'est une loi universelle. Du plus grand au plus humble, pour employer une formule en usage dans vos sociétés, vous aurez tous un rôle à jouer.*

*Il n'y a pas de hiérarchie dans la sagesse et dans l'état de paix. Il suffit de trouver sa fonction, son rôle essentiel et de ne point dévier du chemin que l'on s'est seul tracé.*

*Toutes les utopies se rejoindront dans l'état de PAIX. Alors, l'Age d'Or commencera. Alors je parlerai par la bouche de chacun d'entre vous. »*

« Une septième île, fit Kob songeur. Nos Migrations prennent un sens inattendu si les Colibris rejoignent Jodrel en Sahasrâra... »

Sans qu'ils en prennent le moins du monde conscience, leurs pas les avaient menés à la limite du magasin. Mizkun s'assit sur l'herbe rase, aussitôt rejoint par une dizaine de Sternes arctiques qui se posèrent à ses côtés, curieusement attentifs, certains penchant leur tête encapuchonnée de noir comme pour écouter. Gustav Mizkun se tourna vers eux :

« Ils ne migrent plus, Gelsen. D'ailleurs, où iraient-ils ? Vous leur avez construit une Arche, ils y sont bien. Dans

leur mémoire d'espèce dorment des étés arctiques et antarctiques pendant lesquels le jour dure vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures, ça ne vous dit rien ? Oui, je suis un Sterne, avoua Gustav Mizkun avec une grimace presque comique, mais un Sterne parfois désabusé qui rêve à des vols infinis par delà les océans, au-dessus des tempêtes et toujours vers le Sud. Nos îles sont-elles des Arches elles aussi ? Chaque peuple, de Manira à Dajnatâ, ne va-t-il pas plus tard prendre la mer chacun de son côté pour essaimer le monde et tout recommencer ?

À force de saisir la portée symbolique de toute chose, je deviens moi-même symbole. Il m'arrive de perdre pied et j'ai l'impression d'être de moins en moins réel. J'aborde les Territoires Ultimes sans aucune aide technologique ; il me semble que mes jours de Sterne sont comptés, que j'approche le nectar royal de la Grande Connaissance, le Lotus aux neuf cent soixante pétales dont parle le Sage dans ce document. Peut-être est-ce notre dernière rencontre sur ce plan. En tout cas, c'est sans importance puisque nous nous retrouverons tous à Sahasrâra. Il faut que je vous parle du nouvel oiseau, car son apparition ne peut être le fait du hasard. Vous êtes l'ornithologue le plus côté de Dajnatâ et nous avons besoin de votre connaissance pour saisir et transmettre les analogies.

C'est une espèce proche du Hibou, à mœurs en grande partie nocturnes, qui s'est décidée depuis peu à vivre en plein jour. Oui, je sais que *la lumière brille dans les ténèbres*, mais je doute fort que les hiboux aient lu Hermès Trismégiste. Le plus inquiétant, c'est que les quelques spécimens existant pour le moment aient élu pour zone de prédilection les territoires de... Manira. »

Kob sursauta. Son compagnon avait poussé un peu loin l'art du suspense, lui assénant la chute comme un coup bas. Il sentit malgré tout une étrange sympathie pour cet oiseau mutant. En l'observant de près, peut-être lui serait-il possible de saisir la nature du message qu'il transmettait ? De la présence de ce nouvel oiseau, pouvait-on conclure qu'un lien était sur le point de naître avec le Manira, que des rapports nouveaux allaient permettre d'approcher l'Unité dont parlait le Sage ? La vue dans les ténèbres serait aussi

donnée au Manira, la vue qui était sienne et celle des Dajnatans mais qui ne permettait pas encore de percevoir la septième île.

« Je vois que vous réfléchissez déjà, remarqua Mizkun. N'oubliez pas la mission que doit vous confier le Répartiteur dans quelques minutes. Cette mission vous apportera des éléments nouveaux. »

Il se leva, posa sa main droite sur son cœur en signe de salut, traversa le champ de forces pour passer dans la rue.

Quelques minutes plus tard, Kob recevait l'appel télépathique du Répartiteur. Convocation d'urgence. Présence physique indispensable dans les locaux du Centre de Répartition.

## 5.

« Une histoire sordide, souffla le Répartiteur, entre Anâta et les tristes faubourgs de Manira, dans cette zone imprécise du Svâdha où certains Mangeurs non involutifs traînent craintivement autour des contacteurs que nous avons semés. Les non involutifs n'ont pas totalement rompu avec le Ventre, mais leur vertu naissante les amène à se poser des questions. Ils cherchent une issue de secours et sentent intuitivement que les contacteurs sont des portes. Il ne leur reste plus qu'à vaincre leurs dernières résistances, en grande partie viscérales, pour tenter une première approche du stade d'équilibre. C'est dire leur vulnérabilité ! Ils se cachent. Ce sont des êtres crépusculaires pris entre la crainte quasi sacrée de faire le premier pas et celle, beaucoup plus réaliste, de se faire agresser par les forces nocturnes de représailles...

Les gens de Manira ne peuvent nous assaillir directement. Mais les non involutifs qui, eux, font figure de traîtres, peuvent servir à la fabrication d'explosifs redoutables. Car les Mangeurs ont un curieux sens de l'honneur, disons que leur étrange tournure d'esprit leur permet de justifier les actes les plus vils par ce qu'ils nomment *l'honneur*. Ça peut aller du meurtre à la torture, mais ce n'est qu'une de leurs nombreuses contradictions.

— Des bombes humaines, renchérit Kob rêveur. Comment ont-ils imaginé de telles armes ?

— Simple question de hasard à mon avis, si tant est que le hasard existe. Les toutes premières bombes furent beaucoup plus redoutables. Nos territoires de Migration récupéraient les produits de leurs règlements de compte: meurtriers, souteneurs, brutes, joueurs, alcooliques, et j'en passe, des esprits dont la nature violente et tourmentée se trouvait décuplée par les contacteurs. Passé le stade ultime de purification, le processus s'inverse : ce ne sont plus les qualités qui sont exaltées mais les travers. Le malheureux, lié de force au contacteur des heures entières, après avoir atteint les limites extrêmes de son territoire, rejoint rapidement l'état primordial de monade puis d'élémental. Il n'est pas rare, si le péril n'est pas stoppé à temps, de voir se former de monstrueuses entités condensant, agglomérant autour d'elles les désirs les plus pervers, les idées les plus noires, les sentiments les plus abjects. La lie karmique de Manira se déverse en elles avec complaisance, les gonflant comme d'énormes baudruches qui finissent par exploser. »

Kob connaissait les problèmes que posait la coexistence des trois principales communautés. Les Mangeurs menaient une sorte de guerre d'usure sans en avoir le moins du monde conscience (de quoi avaient-ils conscience ?) ; ils fabriquaient des bombes humaines de peur primaire pendant que les Fêlés donnaient l'assaut avec leurs peines sentimentales et leur sottise morale. Et tout ceci de s'agiter dans un chaos indescriptible, se lamentant, se déchirant et s'entremêlant sans fin à l'image des anneaux du serpent. Pourquoi accepter que les Territoires soient ainsi menacés, envahis, pollués par les fantasmes du Manira et par les peines de l'Anâta ? Kob admettait l'idée que tout ceci pouvait être nécessaire à Dajnatâ, comme à l'arbre ses racines enfouies dans la terre grasse et l'humus pourrissant. Des repères pour ne plus jamais se perdre, des raisons supplémentaires d'élever chaque jour sa volonté, de la forcer pour s'arracher et défaire les dernières attaches du vieux monde. Sans nettoyage, sans génocide, la lente évolution des esprits se faisait vers la lumière et dans la Voie qu'avait tracée Jodrel Emiraï.

« C'est un cas de migration dépassée extrêmement délicat, poursuivit le Répartiteur. Il vous faudra mobiliser toutes vos forces, mais rassurez-vous, tous les Butors en sortent indemnes et reviennent Cormorans. Et puis, vous êtes en quelque sorte lié à cette... bombe. »

Kob sursauta, se sentant tout à coup acculé :

— Comment ça, lié ?

— Oui, avoua le Répartiteur, c'est une des raisons qui ont motivé votre priorité. La victime est un jeune garçon que vous avez eu l'occasion de rencontrer et de *reconstituer* lors d'une précédente mission dans Manira. Dans les jours qui ont suivi votre passage, Tom (c'est son nom) a rencontré semble-t-il pas mal de difficultés. D'abord pour comprendre ce qui lui était arrivé, ensuite pour l'expliquer à son entourage. Même s'il conserva de vous une image idéalisée, sa prise de conscience fut suffisante pour lui faire entrevoir l'importance des contacteurs et pour le guider dans sa recherche d'autre chose. »

Kob demanda des précisions aux Répartiteur alors que son esprit déjà se détachait, entamant un vol de reconnaissance vers le Svâdha et cette monstrueuse aberration qu'il lui faudrait neutraliser.

Le contacteur avait été installé à l'entrée d'un village de pêcheurs. Dans un tel environnement, sa forme pyramidale, toujours opalescente, jurait par sa modernité, par le matériau même qui la constituait. À l'intérieur gisait une masse sombre, un petit corps recroquevillé entièrement tétanisé par l'énorme force qui se déversait en lui.

Groupées alentour, quelques personnes échangeaient des airs navrés, des gestes d'impuissance. Tom leur était semblait-il familier, mais nul ne comprenait ce qu'il faisait là, dans cet objet bizarre qui inspirait la crainte depuis toujours.

Kob capta dans leurs pensées qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre et espérer. Espérer quoi, grand Dieu ! Son esprit revint au Répartiteur. Il accepta la mission sans hésiter.

## 6.

Kob fit jouer le mécanisme d'ouverture et pénétra dans le minuscule habitacle. Le visage de Tom avait considérablement vieilli et se déformait aux limites du possible. Des tics obscènes, des grimaces débiles, des rictus gouailleurs agitaient en permanence ses traits bouffis. Dans ses yeux se bouscullaient des éclairs de haine meurtrière, de peur sournoise, de désirs vicieux. Kob resta fasciné par ce masque d'horreur dans lequel une main invisible semblait modeler à toute vitesse mille visages effrayants. Les traits libidineux du tenancier se tordaient, laissant émerger une face d'avare racorni, elle-même chassée par le pauvre sourire d'une putain rongée de paranoïa. Suivirent le maquereau querelleur, l'alcoolique ravagé, puis le bouffeur squameux qui rêve de tout absorber... Tout le Manira y passait et Kob sentit un immense cri de douleur dans le cerveau de Tom investi par le troupeau répugnant qui s'agitait en lui.

Il avait été solidement ficelé après avoir été roué de coups, puis assommé. Les régulateurs laissaient échapper des myriades d'étincelles d'une blancheur insoutenable et rien ne pouvait plus stopper le flot d'énergie que contrôlait le Manira.

Kob libéra Tom de ses liens, puis traîna le corps du jeune garçon à l'extérieur.

Quelques courageux s'approchèrent alors qu'il cherchait l'esprit de Tom dans les vagues nauséuses pour le ramener. On apportait des fruits, de l'eau, des couvertures de laine et même un petit flacon de remontant. Kob sourit à ce charmant tableau qui lentement s'estompa...

\*

\* \*

Edil distinguait au loin la silhouette trapue d'un navire échoué sur les récifs à quelques miles de la côte. Ce qui ressemblait à un supertanker des temps d'avant laissait s'échapper par ses flancs déchirés un suaire couleur de nuit. Les vagues s'alourdissant de présences ténébreuses jetaient



vers la plage de sable blond des myriades d'araignées noires avides de territoire et dont le gros de la troupe avait déjà conquis le sud de l'île, progressant en rangs serrés en direction des dunes plus éloignées.

Il pataugea dans la masse gluante, scrutant les sinistres nuages qui obscurcissaient le ciel. L'espoir de réussir lui semblait mince cette fois. Pourtant, à quelques pas de là, des ombres se pressaient autour d'une baraque faite de planches bariolées de couleurs criardes, construite à la diable et menaçant à tout moment de s'écrouler. À l'intérieur de cette comique échoppe, une vieille hystérique distribuait le matériel de secours en poussant des coups de gueule martiaux.

« Dépêchez-vous, tonnait l'échevelée, ce n'est plus qu'une question de secondes ! »

Elle jeta vers Edil un seau de plastique bleu et blanc orné d'un masque de clown hilare semblable à ceux qu'utilisaient jadis les enfants pour faire des pâtés ou des châteaux de sable puis, avisant la mine ahurie d'Edil, ajouta : « Ah, j'oubliais... » et lui tendit une pelle de couleur rouge avant de conclure, satisfaite :

« TERRRMINÉ ! »

Et la baraque, lentement, s'évanouit. Edil savait qu'il serait bientôt seul, que les ombres s'évaporerait elles aussi une à une, disparaîtraient comme avalées par le sable avide. Il serait alors seul, face à l'océan, avec sa pelle et son seau dérisoires, tandis que la voix insidieuse de la raison lui martèlerait le cerveau :

« Tu es seul. Tu n'auras jamais le temps. Regarde, pour nettoyer cette île, il te faudrait des siècles, des millénaires... Abandonne, laisse cette petite âme à son triste sort. »

Edil savait qu'il devait faire vite, mais sans tomber dans le piège grossier que tendait sa raison. Car ici le temps n'existait pas.

\*

\*       \*

Edil trouva Sellen en haut d'un promontoire rocheux et dut longtemps parlementer avec lui avant de pouvoir se

hisser à ses côtés pour se mettre à l'abri des miasmes et de la noire marée dont l'île était presque recouverte.

« Que veux-tu ? » demanda Sellen en lui jetant des regards suspicieux. Il serrait contre son corps diaphane un timide voile de matière éthérique et semblait totalement désorienté par cette apparition.

Edil lui expliqua que Tom sans Sellen était perdu, que Sellen devait rejoindre Tom.

« Crois-tu, interrogea Sellen, que ce corps est encore... habitable ?

— Il l'est. La terrible épreuve que vous venez de vivre vous unit et vous porte comme jamais.

— J'ai tenté de fuir vers autre chose, mais regarde (Sellen se tourna vers Edil qui remarqua deux faibles bosses, rudiments d'ailes dans son dos), je suis encore trop faible... »

Edil éleva la fréquence de vibration du lieu et entoura son compagnon d'ondes chaudes ; il lui communiqua son bonheur de l'avoir retrouvé.

« Ensemble, nous repousserons la nuit, dit-il. Tu verras, c'est facile car seule l'ignorance gouverne les élémentaux. Il ne tient qu'à nous de transmuter cette île en pays de lumière et de paix. Pour Tom et pour Kob, et pour tous ceux qui croient qu'élever sa conscience transforme le monde... »

## 7.

Tom vivait avec les marins du Svadhâ depuis plusieurs mois et comptait de très nombreux amis dans le village. Il aimait les longues pêches en mer et la vie sans façon. Son espoir était de s'installer là et de couler des jours paisibles, loin du Manira qu'il avait fui.

« Ils sont venus pour me punir, confia-t-il un jour à Kob. Ces choses-là les dépassent, ils haïssent le bonheur des autres. Depuis le jour miraculeux où j'ai retrouvé ma jambe (Kob avait décidé de taire sa participation au "*miracle*")... Oui, je te raconterai. C'est dingue ce qui m'est arrivé ! Je suis certain que tu comprends ces choses. Pourquoi ? Je l'ignore encore.

— Depuis ce jour, ils te surveillaient. C'est ça ? demanda Kob.

— Oui. Ils ont horreur de tout ce qui est différent. J'avais toujours fait mon petit boulot avec conscience, sans éclat et sans nuire à personne. J'espérais partir un jour mais sans trop y croire, ou trop vouloir y croire. Trop lâche, peut-être. Je suis né quelques années avant le Cataclysme, tu sais, et j'ai bien conscience que le Manira est foutu, qu'il ne fait que recycler les déchets dans des usines rafistolées, que ressasser des idées périmées sans jamais s'interroger sur ce que sera demain. Ils sont incapables de fabriquer quoi que ce soit de neuf et passent leur temps à se lamenter devant les réserves qui se vident... Grâce à ma nouvelle jambe, j'ai compris qu'il était vital de partir, de prendre beaucoup de risques. Et finalement, je suis parti.

— Le contacteur ? demanda Kob. Tu as tenté quelques timides essais...

— Oui. Cet objet intrigue tout le monde ici. Ils se sont bien réjouis de ma transformation, mais ils ont pensé que ma forme était due aux vertus du grand large, fit Tom avec un sourire entendu. Enfin, j'étais parvenu à convaincre quelques jeunes de tenter le "voyage", mais depuis mon accident... »

Kob retrouvait souvent Tom sous les arbres ombrageant la petite place du village de Salilus dans le Svadhâ. Le jeune homme était devenu un excellent pêcheur qui s'extasiait sans fin sur les horizons illimités vers lesquels cinglaient les bateaux.

« Il faudra que tu viennes un jour avec moi, que tu oublies ton Sage et tes oiseaux. Tu verras comme c'est beau... La mer à perte de vue, le silence. » lui disait-il lorsque tout allait bien.

Mais parfois Kob le trouvait exsangue, défait, en proie aux pires angoisses.

« Ils sont en moi, gémissait-il, comme rongé par une maladie mortelle, tous ont laissé leur empreinte en moi. Je les sens bouger sans cesse dans mes entrailles, sous mon crâne, dans mes pensées. Je les porte, Kob. Je suis malade du Manira. Ils me harcèlent et m'envahissent sans fin, me

tentent, m'appellent, me soufflent d'horribles tentations et j'ai peur d'eux. Il me faut aller chercher très loin la voix de Tom, ma propre voix, mon souffle et ma personne dans cet infâme troupeau. Quand parviendrai-je à m'en défaire, Kob, quand ? »

Une profonde amitié les unissait. Edil allait au devant de Sellen (dont les ailes se développaient) et tous deux s'efforçaient de repousser la nuit.

Quand les choses allaient mieux, Kob lui parlait de la vie à Dajnatâ, du Sage et de Jodrel, des territoires de Migration. Elève attentif, le jeune homme écoutait avec émerveillement.

« Jodrel avait rencontré le Sage sur les contreforts montagneux de Séni-Vara. Entre terre et cieux, il avait partagé ses longs voyages dans les zones menacées, écoutant ses paroles, apprenant avec lui le langage des oiseaux. L'ornithomancie, cette antique science Inca éclairée par la révélation du Sage, devenait Chant glorieux. En plus d'incarner un symbole éternel, l'oiseau transcendait l'homme rivé à sa biomasse ; il périssait par lui et persistait à le sauver. Le Sage disait :

*Son plumage forme un organe mort, non irrigué par le sang liquide, séparé en quelque sorte du reste de son corps et pourtant partie intégrante de son moi. Que serait l'aile sans l'organe mort qui la vêt ? Pourrais-tu dire, toi mon ami ( il lui serrait le bras, comme découvrant à l'instant cette vérité avec lui), la frontière entre mort et Vie ? Pourrais-tu trouver un symbole plus éternel pour la vie que cette aile battant l'air du ciel jusqu'à se fondre en lui ?*

*Nous sommes, nous aussi, des oiseaux, vois-tu. Il nous faut apprendre à développer nos sens pour faire corps avec l'univers et percevoir des vibrations plus fines, plus subtiles. Il ne tient qu'à nous de devenir de Grands Migrateurs... »*

Dans l'aura du Sage tout semblait évident. Jodrel avait renoncé à toute analyse intellectuelle ou culturelle pour s'abandonner à la magie des mots, à l'alchimie des images. Dès lors se mettaient en place de vastes chaînes d'harmonie. Le Sage devenait une part de lui, mieux éclairée, qui lui parlait de choses qu'il connaissait depuis fort longtemps. Puis les oiseaux, le ciel, la terre, la montagne parlaient à leur

tour...

*Il ne tient qu'à nous de devenir de Grands Migrateurs.* Cette phrase trouvait écho en lui. Mieux, il savait que l'homme n'avait jamais cessé d'être un Grand Migrateur et que l'observation, le respect, l'amour des oiseaux lui rendraient sa dimension originelle. Rien, non, rien dans l'univers n'était gratuit. Le hasard n'était qu'un mot à l'usage des ignorants ; il fallait procéder par analogie.

Tous deux flottaient hors du temps. Quand Jodrel, ému par l'extraordinaire vitalité du saint homme aux cheveux blancs s'était enquis de son âge, celui-ci avait répondu : « *Quel âge donnes-tu à la race humaine sur ce monde?* » puis, sombrement, avait ajouté : « *Et combien d'années lui reste-t-il à vivre si elle persiste dans l'erreur ?* »

Au terme de ces longs entretiens, Tom avait oublié qui parlait à qui. Dans son esprit la voix de Kob devenait celle du Sage et lui était Jodrel. Il ne manquait que les oiseaux ! Il retrouvait alors son sens critique pour s'insurger :

« Kob, je crois que ton problème, c'est d'avoir complètement décroché de la réalité. Je veux dire, de la réalité la plus élémentaire qui est la mienne. (Il sembla se concentrer pour trouver les mots justes avant de poursuivre :) Toi et les tiens êtes allés au-delà du rêve, dans ce que vous nommez les *territoires de Migration*. Bien sûr, c'est chouette, mais vous êtes à côté de la plaque, pour employer une vieille expression. Tu sais, j'ai retrouvé un bouquin d'*avant*, un roman écrit par un Sud-Américain dont j'ai oublié le nom. Le titre doit être "Cent ans de solitude" ou quelque chose comme ça. Dans cette histoire, les gens ne dorment plus ; pourtant, comme vous, ils ne ressentent aucune fatigue. Au fil des jours, leurs souvenirs s'effacent. Ils oublient tout, jusqu'à leur enfance, jusqu'au nom des objets les plus simples tels que table, chaise, assiette, maison. Sur chaque chose, ils doivent inscrire un nom et une fonction pour s'en souvenir. Que dire des sentiments, de tout ce qui fait que l'on éprouve la sensation d'exister, de l'identité de chacun... Tout s'effaçait, tous devenaient des ombres.

— Notre réalité rejoint la vôtre, Tom. Et c'est pour cette

raison que je suis ici. L'archipel que tu connais existe aussi dans notre monde, même s'il est question depuis peu d'une septième île que nous ne pourrions voir. »

Kob parla longuement à son ami du manuscrit apocryphe. Il avait décidé de ne rien lui cacher.

« Tiens, c'est drôle, s'exclama Tom surpris, peut-être que nos vérités se rejoignent après tout...

— Pourquoi ?

— Nos bateaux se rendent chaque année au nord de Salilus. On appelle ça la Fête du Retour. D'après de très vieilles légendes, une île doit surgir de la mer en un endroit bien précis. La tradition, quoi. Un moyen comme un autre de réunir régulièrement tout le monde, des trucs de vieux. En tout cas, c'est prétexte à de sévères beuveries, orgies et fêtes pendant sept jours et sept nuits sur des plates-formes installées en mer et reliées à Svâdha par un pont de bateaux. C'est aussi l'occasion d'interminables palabres mystico-visionnaires, de chants, de danses, de jeux, de mimes plus ou moins élaborés. Les meilleurs plongeurs scrutent les fonds à la limite de l'asphyxie et remontent avec des mines désolées ; certains prétendent avoir surpris qui des tourbillons suspects du côté des coraux, qui des mouvements révélateurs de la plaque sous-marine, ou encore des temples mystérieux, des monstres redoutables, des richesses sans nom. Et chaque année, c'est la même chose : la septième île reste au fond.

Quand j'ai assisté à cette fête pour la première fois, il me semble bien y avoir cru. Oui, j'aurais bien aimé que cette histoire soit vraie et qu'un beau jour quelque chose de nouveau, de beau, surgisse des flots avec plein de chouettes trucs dessus, comme dans un rêve. »

Kob embrassa Tom et lui confia dans un souffle :

« Cette île est en toi, Tom, au plus profond de toi et elle t'appartient. Nous allons faire ensemble des choses formidables, tu verras...

— Tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Oui, je t'ai aidé déjà. C'est une très longue histoire que de tout réapprendre. Parle-moi de tes îles à toi.

— Tu sais que ce qui me gênait le plus pour comprendre ton histoire, c'était l'absence d'oiseaux. Il faut dire que je

les cherchais. Partout ! Surtout en mer. J'imaginais le cri de l'Albatros ou bien celui du Cormoran quand nous remontions les filets. Rien. Le calme absolu entre ciel et eau. Ce matin pourtant (une lueur de fierté éclaira le visage du garçon), quelque chose s'est posé sur ma fenêtre, un étrange animal recouvert de plumes.

J'ai visionné les films que tu m'as prêtés et alors, j'ai compris. Le premier oiseau du Svadhâ est né, Kob. Il ressemble à un... HIBOU. »

FIN